

Plus de 20 cheminots retraités ont atteint l'âge de 95 ans!



Photo G. Petry.

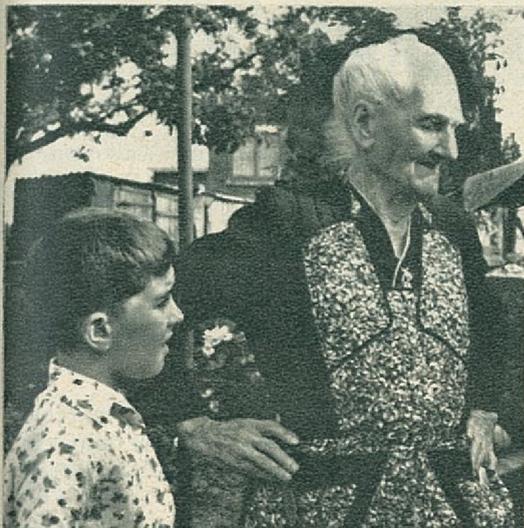
Outre M^{mes} Vieilvoye-Dewal et Cambier-Baise et M. Docq, dont nous parlons aux pages suivantes, nous comptons encore 18 collègues retraités de plus de 95 ans : deux de 98 ans, deux de 97 ans, six de 96 ans et huit de 95 ans. Ajoutons qu'une soixantaine de veuves de cheminots ont dépassé ce grand âge et approchent aussi du centenaire. Nos vœux les plus affectueux les accompagnent !

LES DOYENS DE NOS RETRAITÉS

Je ne sais s'il existe une bénédiction plus grande que la rencontre d'un vieillard véritable, c'est-à-dire joyeux.

J. LUSSEYRAN.

A 103 ans, M^{me} VIEILVOYE est toujours formidable



ELLE est formidable ! Cette exclamation résumait nos impressions chaque fois que nous avons parlé d'elle. Aujourd'hui, nous la répétons avec la même admiration, le même respect, la même affection. Notre doyenne est toujours formidable. A cent trois ans, comme à vingt, son état d'esprit la porte plus à regarder l'avenir que le passé. Son maintien, sa voix, ses propos, sa malice, ne sont pas de la centenaire conventionnelle, loin de là.

Marguerite Dewal est née, à Vivegnis, le 4 février 1857 ; elle était l'aînée d'une famille de six enfants. Successivement, elle descendit dans la mine (à l'âge de 13 ans !), travailla à l'usine et fut ensuite garde-

barrière au chemin de fer pendant plus de quarante-deux ans.

Son mariage avec Jacques Vieilvoye, lui aussi cheminot, fut célébré le 20-9-1877. De cette union naquirent neuf enfants. Une année, elle en attendait un, tandis que l'aîné entra à l'armée et qu'un autre faisait sa communion. L'heureuse grand-mère compte aujourd'hui onze petits-enfants et six arrière-petits-enfants.

M^{me} Vieilvoye et son mari ont consacré, à eux deux, près de trois quarts de siècle au chemin de fer ! Aussi, notre doyenne est-elle restée cheminote dans l'âme. Au début de sa carrière, au passage à niveau du « Hareng », situé entre La Préalles et Milmort, c'était encore le *Hollandais* (c'est ainsi qu'elle désigne l'ancienne compagnie des Chemins de fer liégeois-limbourgeois) ; puis la ligne a été reprise par l'Etat en 1898. « Jamais je n'ai laissé écraser un chat, dit-elle avec fierté. Et pourtant, combien de fois les fermiers n'ont-ils pas crié : *Marguerite, Marguerite, ouvre la barrière, nous avons encore le temps de passer !* Une fois même, l'un d'eux a eu le culot d'ouvrir lui-

même ! Mal lui en prit ! Le train a rasé le bout du nez de son cheval ! Ils étaient toujours pressés, mais moi, j'allais à mon aise. Après tout, n'avaient-ils pas bien le temps ? »

Bien sûr, ils l'avaient, le temps, mais c'est un art de savoir le prendre et le garder pour soi. M^{me} Vieilvoye, quant à elle, n'a pas perdu cet art-là. Elle sait toujours comment apprivoiser ce redoutable adversaire.

Lorsque nous lui demandons si les chefs de l'époque n'étaient pas trop difficiles, elle nous répond, avec un large geste de la main : « Ils me grondaient parfois, mais je les mettais à mon dos ». Et voilà ! Comme Atlas, M^{me} Vieilvoye ne s'est pas laissé abattre en portant les ennuis de ce monde.

Aujourd'hui encore, entourée des prévenances de M. et M^{me} Spelte, ses petits-enfants, elle s'occupe activement du ménage et met la main à toutes les petites besognes. Lorsque nous sommes arrivés, elle terminait l'épluchage des pommes de terre. Le matin, elle avait arraché les mauvaises herbes du jardin.

Chaque soir, elle s'installe devant l'appareil de télévision que lui ont acheté ses voisins, à l'occasion de son centième anniversaire, et elle regarde

défiler les images du journal télévisé. A peine celui-ci est-il terminé que la partie de cartes journalière commence. Elle dure jusqu'au coucher. Cela vaut la meilleure tisane pour bien dormir.

Chaque samedi après midi, M^{me} Vieilvoye se fait conduire en auto un peu partout en Belgique et même en Hollande. « Bientôt, nous dit-elle, je partirai en vacances dans les Ardennes ». Car c'est en vacances,

entendez-vous, qu'elle part, comme une jeune !

Toujours alerte, notre doyenne a conservé bon appétit. Si la viande ne lui plaît guère, elle se rattrape largement sur les fruits. Avis à ceux qui cherchent un régime miraculeux !

Dynamique, enjouée, M^{me} Vieilvoye accepte avec enthousiasme de poser pour notre photographe, « parce que c'est pour *Le Rail* », mais elle le

fait en veillant à ce que son arrière-petit-fils, Guy-Marie, un beau garçonnet de sept ans, figure à ses côtés sur la pellicule. C'est qu'elle lui porte une affection toute particulière, et cet enfant la lui rend bien. Pendant tout le temps que nous avons conversé avec M^{me} Vieilvoye, il ne l'a pas quittée un seul instant. Heureux garçon dont l'enfance est baignée par l'affection d'une aïeule aussi exceptionnelle !



LA SAGESSE DE Madame CAMBIER (102 ans)

Quand elle atteint sa centième année, nous nous étions fait une joie d'aller voir M^{me} Cambier-Baise pour vous la présenter dans notre numéro de février 1958. Aujourd'hui, M^{me} Cambier va vers ses cent trois ans ; elle est née, en effet, le 21-12-1857 à Piéton, où elle habite toujours, avec ses deux filles. Son destin est localisé là, et M^{me} Cambier est restée fidèle à sa commune pendant plus d'un siècle.

Outre ses filles, M^{me} Cambier éleva deux garçons, qui sont toujours en vie, après avoir terminé leur carrière au chemin de fer, tous deux comme serre-frein.

Veuve à 37 ans, M^{me} Adèle Cambier, pour élever ses quatre enfants, a travaillé, en qualité d'écluseuse, à la gare de Piéton même, pendant 29 ans, 6 mois et 22 jours exactement. Elle conserve précieusement un diplôme jauni par le temps et une distinction honorifique, qui attestent l'excellence des services qu'elle a rendus. Nulle autre décoration n'aurait pu mieux la satisfaire.

Cette cheminote, maman de cheminots, est tout heureuse de recevoir une nouvelle fois la visite de notre photographe. Elle se rappelle avec émotion la petite cérémonie toute simple au cours de laquelle nos collègues de Piéton lui remirent cadeaux et vœux en présence de M. Laurent, bourgmestre. A cette occasion, nos Œuvres sociales lui avaient offert la pendule qu'elle désirait encore. Une pendule, à cet âge ? Ceux qui se sont étonnés ont eu tort. Les heures passent, et M^{me} Cambier, maintenant à la tête de cinq générations, entourée de soins vigilants, prolonge sa retraite heureuse, en nous donnant — le plus simplement du monde — une leçon de sagesse...

DANS un livre paru récemment, l'humoriste Pierre Daninos souligne gentiment les travers de la moyenne des gens, et c'est en pensant aux innombrables M. et M^{me} Toulemonde qu'il note des constatations comme celles-ci : « Les gens ne connaissent pas leur bonheur, mais celui des autres ne leur échappe jamais... L'homme est un animal étrange qui ne croit jamais au cancer quand il l'a, et souffre de la Légion d'honneur quand il ne l'a pas. »

Ces phrases de portée générale ne s'appliquent pas du tout à une centenaire, encore moins à M^{me} Cambier-Baise, notre doyenne n° 2. M.M. et M^{mes} Toulemonde n'atteignent pas cent ans, et si quelqu'un n'a jamais souffert de ce qui n'était manifestement pas son destin, c'est bien M^{me} Cambier.

Telle est en vérité l'impression générale qui se confirme après notre deuxième entretien avec elle.

LA LEÇON DE M. LÉOPOLD DOCQ (99 ans)



M. LÉOPOLD DOCQ a une formule de longévité qu'il continue d'expérimenter pour lui-même et qui lui réussit à merveille. La preuve ? Il a nonante-neuf ans, en paraît septante et continue d'être en très belle forme. Sa recette ? C'est de ne pas en avoir. Voilà du moins ce qu'il répond en souriant quand on l'interroge. Mais, à le voir, à l'entendre, on découvre bientôt la cause de sa réussite : plus que d'une santé physique exceptionnelle, Léopold Docq est doué d'une santé mentale exemplaire, et cette santé mentale lui a permis de vivre deux vies, de longueur à peu près égale, aussi pleinement remplies l'une que l'autre, celle de travail comme celle de loisir.

A l'heure où l'on se pose le problème de savoir comment il est possible d'allonger l'existence de l'homme sans augmenter proportionnellement le nombre de ceux pour qui vivre ne représente plus qu'une petite fonction résignée, sans valeur et sans saveur, Léopold Docq

donne une réponse positive par son sourire épanoui, ce sourire juvénile que ne parvient pas à cacher sa grosse moustache chenue.

Il en est fier, d'ailleurs, de sa moustache ! « Je l'avais belle, mais c'est elle, dit-il, non sans tendresse, qui me l'a abîmée... » Elle, c'est « Nini », sa fille célibataire, qui le soigne avec un amour filial parfait, et Léopold Docq, qui ne confond pas les choux avec les raves, apprécie si bien ce dévouement à sa juste valeur qu'il est à cent lieues de regretter la coupe qu'il donnait lui-même à ses poils drus tant qu'il put les raser lui-même.

Sa lucidité est remarquable. Il aime la vie, cela se voit, cela se sent. Il l'aime malgré les coups durs qu'elle apporte. Quand il évoque ses souvenirs, il fait équitablement la part

des bons et des mauvais. Ses parents ont élevé sept enfants, dont deux sont devenus cheminots. Sa femme, originaire de Saint-Géry, avec qui il a vécu soixante-huit ans, lui a donné dix enfants ; plusieurs sont morts tout jeunes, mais ceux et celles qui lui restent ont hérité de son état d'esprit et de son heureux caractère. Quand nous sommes allés le voir, « Nini », que les cheminots de l'hôtel des Chemins de fer ont bien connue — elle a fait partie du personnel utilisé par l'Economat —, et ses trois sœurs présentes manifestaient le même amour de la vie. La petite maison d'Evere, que Léopold Docq habite depuis soixante-cinq ans, respirait la joie. Un petit-fils et une petite-fille, cheminots comme leur aïeul, étaient là, eux aussi.

On a parlé du chemin de fer, bien sûr. Léopold Docq a des souvenirs très précis sur ses débuts d'apprenti ajusteur au Grand Central, à Louvain, en 1878. Le lundi matin, il parlait de La Bruyère-Beauvechain, où

ses parents habitaient, et n'y revenait que le samedi soir. Plus tard, à l'âge de vingt ans, il « entra à l'Etat », en qualité d'apprenti ajusteur, à Bruxelles-Quartier Léopold. En 1887, il devint chauffeur à Schaerbeek. L'année suivante, il se maria. En 1890, il alla s'installer, avec sa femme et son premier fils, à Virton, où il fut nommé machiniste. C'est alors qu'il remorqua les trains vers Marbehan, Arlon et Athus, en travaillant douze et parfois quinze heures par jour. C'est là qu'il connut son collègue Penis, qui est âgé aujourd'hui de nonante-huit ans et dont nous parlerons un prochain jour.

De 1893 à 1923, à la suite d'une permutation, il fut attaché à la remise de Schaerbeek. Que de « rapides » il a remorqués avec ses collègues ! C'était l'époque où il fallait trois machines accouplées pour tirer les trains de marchandises sur la ligne du Luxembourg. On travaillait dur, avec deux jours de repos seulement par mois « quand tout allait très bien, ce qui n'arrivait pas souvent, Jésus-Maria ! ». Il nous donna cette précision sans rancœur, en la ponctuant d'une exclamation qu'il a gardée de ses origines liégeoises. Car Léopold Docq est né à Seraing.

Le voici maintenant à la tête de cinq générations, ayant toujours bon pied et bon estomac. Tout le quartier le connaît depuis le temps qu'il s'y promène, la tête coiffée de sa casquette de retraité. Il y a peu, des enfants lui ont demandé si c'était bien vrai qu'il était si âgé : ils avaient peine à le croire.

Tandis que nous griffonnions quelques notes au cours de l'entretien, il nous demanda, sourire aux lèvres, si nous prenions « des mesures pour la masse d'habillement ». Non, cher M. Docq, c'est une leçon que nous sommes venus prendre à vos côtés, une leçon de courage et de sain optimisme. Que votre caractère et l'esprit social dont vous avez toujours fait preuve rayonnent encore longtemps ! Nous avons besoin d'hommes tels que vous.